

# L'HISTOIRE DU MUSÉE SAINT-RAYMOND

Claudine Jacquet

*Régisseur des œuvres  
Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse*

*Le 24 avril 2016, le musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, a fêté ses 124 ans. Cependant, l'histoire de ses collections, parfois mouvementée, est bien plus ancienne ; elle commence à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au Musée de Toulouse, installé dans les murs du couvent des Augustins.*

## DE L'HÔPITAL AU MUSÉE : HISTOIRE D'UN BÂTIMENT

LE BÂTIMENT qui abrite le musée Saint-Raymond est intimement lié à l'histoire de la basilique Saint-Sernin. Il s'élève à l'emplacement même du cimetière qui se développa, à partir du IV<sup>e</sup> siècle, autour de la tombe de Saturnin, premier évêque de Toulouse. C'est au-dessus de cette sépulture que fut érigée une première basilique paléochrétienne, puis, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, la basilique romane. Plusieurs textes médiévaux, tels que le Cartulaire de Saint-Sernin, font référence à la construction de cette grande basilique et des bâtiments qui en dépendaient. C'est sans doute au milieu ou à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, que fut construit, tout près de la basilique, un hôpital destiné à soigner les pauvres.

Il convient de rendre ici hommage à celui qui a donné son nom à notre institution : Raimond Gairard. Certains textes médiévaux le désignent sous le vocable *capiscol* (« maître d'école ») mais aussi *hospitalarius* (« responsable de l'hôpital »). Raimond Gairard y est loué pour sa grande charité. Il est également qualifié d'*operarius*, maître d'œuvre de la basilique romane construite à partir des années 1070. À son décès, dans les années 1120 (certains ont avancé la date de 1118 dès le XVII<sup>e</sup> siècle sans qu'elle soit vérifiable), il fut enterré dans la chapelle attenante à l'hôpital, la chapelle Saint-Jean, qui prit le nom de chapelle Saint-Raymond dès 1122. Au XVI<sup>e</sup> siècle (1530-1540), à l'occasion de l'office de la saint Raymond, on composa un texte qui fixa sa légende : Raimond Gairard était un saint homme dont le tombeau fut source de miracles.

En 1229, la création de l'université de Toulouse suscita le besoin de loger des étudiants. L'hôpital fut alors transformé en collège, au plus tard en 1233. Les étudiants pauvres qui suivaient leur enseignement dans les abbayes et monastères voisins étaient nourris et logés dans des établissements tels que le collège Saint-Raymond. Ce bâtiment fut reconstruit en 1523 par Louis Privat, suite à un incendie ; c'est le monument actuel, édifié avec 76000 briques, et en partie financé par la famille de saint André, dont le père, puis le fils, étaient prieurs du collège.

L'actuelle salle d'exposition du musée, le Tinel, servait de salle d'honneur et de réfectoire ; son mur ouest (qui donne sur la cour du musée) était percé d'une série de fenêtres à meneaux et double croisillons pour éclairer cette vaste salle qui comportait une grande cheminée. Les étudiants dormaient au premier étage, les chambres étaient éclairées par une série de fenêtres à meneaux donnant sur la place Saint-Raymond et sur la rue des Trois-Renards. Les actuelles fenêtres en ogive donnaient sur une galerie qui permettait d'accéder aux chambres. Ce bâtiment est l'un des rares collèges de la fin du Moyen Âge encore conservés, avec les collèges Saint-Martial et Pierre-de-Foix. Ces institutions étant supprimées à la Révolution française, les murs du collège Saint-Raymond se trouvèrent à l'abandon.

En 1836, la Ville acheta la totalité de l'enclos de l'ancien collège qui reçut dès lors plusieurs affectations : école, mais aussi écuries et caserne. Les bâtiments étaient très dégradés. On s'inquiéta de l'état du monument le jour où une compagnie de chasseurs descendit, avec une rapidité imprévue, à travers le plancher vermoulu. Alexandre Du Mège, Prosper

Mérimée (en tant qu'Inspecteur des Monuments Historiques) et l'architecte Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc alertèrent les autorités. La Ville entreprit alors une rénovation en commençant par aménager la zone autour de Saint-Sernin : en 1852-53, les bâtiments furent rasés (chapelle et édifices attenants), excepté le monument de 1523.

La restauration du collège Saint-Raymond fut réalisée par Viollet-le-Duc entre 1868 et 1871, alors qu'il venait d'achever celle de la basilique. L'architecte avait proposé un projet dès 1846 auquel il avait intégré la restauration de la chapelle Saint-Raymond comme l'attestent ses dessins préparatoires. Mais ce projet ne fut pas retenu. Après la destruction de la chapelle, il créa une quatrième tourelle d'angle et fit abaisser

la toiture pour mettre en valeur les créneaux et machicoulis ainsi que les gargouilles. L'aspect médiéval du monument en fut renforcé. Pour les besoins de la nouvelle utilisation du lieu en presbytère, il fit installer des cheminées qui reprenaient le motif des créneaux.

Le bâtiment fut utilisé comme presbytère jusqu'au 20 août 1890, date à laquelle le curé en fut délogé, la Ville souhaitant récupérer ce monument pour y installer la Bourse du Travail ou les Académies et Sociétés savantes. Finalement, un arrêté municipal du 14 avril 1891 affecta cet édifice à un « Musée d'art décoratif ancien et exotique », solennellement inauguré un an plus tard.



Fig. 1 : Le bâtiment du musée après la destruction de la chapelle Saint-Raymond et avant la restauration de Viollet-le-Duc. © Muséum de Toulouse - Fonds Trutat

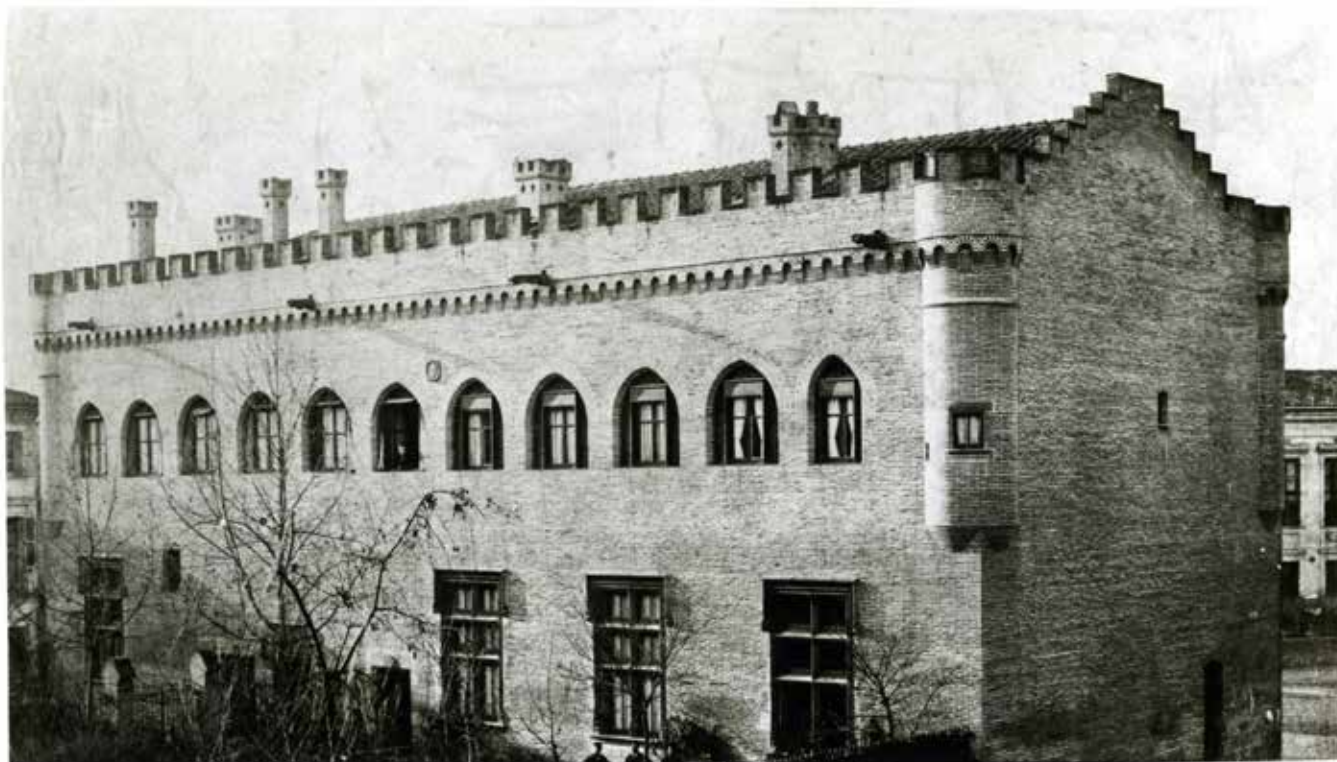


Fig 2. : Le presbytère de Saint-Sernin, entre 1871 et 1890, après la restauration de Viollet-le-Duc. © Muséum de Toulouse - Fonds Trutat

Pour clore le chapitre de l'histoire du bâtiment il faut signaler les modifications engendrées par sa fonction muséale. Des aménagements intérieurs étaient nécessaires et ce qui faisait surtout défaut était la lumière, notamment au rez-de-chaussée, éclairé seulement par les trois grandes fenêtres donnant sur la cour. En 1912, l'idée de percer des fenêtres côté place Saint-Raymond fut émise mais la commission des Monuments Historiques menaça de déclasser le monument. Le pas fut franchi dans les années 20 où, pour éclairer une salle d'expositions temporaires, l'architecte Arthur Romestin perça trois grandes fenêtres sur cette façade, conçues sur le même modèle que celles de la façade sud. Résultat : le bâtiment, fut déclassé en 1925. Il fallut attendre 50 ans pour qu'il retrouve son statut de Monument Historique, le 11 août 1975, à la demande de Jacqueline Labrousse.

Par ailleurs, la restauration de Viollet-le-Duc, en abaissant le toit, avait provoqué des infiltrations d'eau. Il fut donc décidé, au début des années 1980 de rétablir la toiture originelle, ce qui permettait aussi de gagner de l'espace sous les combles. Enfin, la rénovation entreprise entre 1994 et 1999 permit de retrouver de grands espaces intérieurs et de moderniser le musée, avec par exemple l'installation d'un ascenseur.

## COLLECTIONS ET CONSERVATEURS : UN MUSÉE EN MOUVEMENT

LE MUSÉE Saint-Raymond vit le jour sous l'impulsion du conservateur des Augustins, Ernest Roschach, ainsi que d'éminents chercheurs et membres de la Société Archéologique du Midi de la France tels qu'Émile Cartailhac. En cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il était devenu urgent de créer un nouvel établissement muséal pour Toulouse. Les deux seuls musées alors existants étaient le Musée de Toulouse, ouvert en 1795 dans le couvent des Augustins sous le nom de « Museum provisoire du Midi de la République » et le Muséum d'histoire naturelle, inauguré en 1865. Le fonds du Musée de Toulouse était constitué de collections saisies à l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres et à l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture. Pour ce qui concerne l'Antiquité nous pouvons citer la collection de Pierre Rivalz (comprenant notamment le Discobole et le Relief des Amazones) ou celle de l'évêque de Montauban qui comportait une tête dite de Jules César (œuvre d'époque moderne mais conservée dans nos collections).





Fig 3. : Tête en bronze d'époque moderne dite de Jules César. © Jean-François Peiré

La conservation des œuvres fut confiée à Jean-Paul Lucas, fils et frère des peintres Pierre et François Lucas. À partir de 1813, Alexandre Du Mège prit une part active à l'enrichissement des collections archéologiques et fut à l'origine du musée des Antiques, installé dans le cloître des Augustins. Il fit notamment venir des Pyrénées de nombreux autels votifs et des coffres cinéraires en marbre, qu'il faisait sceller des murs des églises par son comparse Victor Cazes (surnommé « le furet des autels votifs ») et il n'hésita pas à faire enlever de l'église Saint-Just de Valcabrière

des blocs issus d'un monument funéraire romain et réemployés au Moyen Âge. En 1826, furent mises au jour les sculptures de la fastueuse villa de Chiragan. Ces premières fouilles étant dirigées par Du Mège, les œuvres furent naturellement amenées au Musée de Toulouse. Ce premier lot de sculptures fut ensuite complété par les fouilles de 1848 puis de 1890-1891.

Quelques anecdotes nous font prendre conscience du peu de soin apporté alors aux collections, par manque de personnel mais aussi par ignorance. Il en est ainsi de l'affaire dite « des cartels » : en 1842, alors que le catalogue des collections édité en 1835 était épuisé, le concierge du musée avait pris la malheureuse initiative de peindre, directement sur les sculptures, un certain nombre d'informations comme les noms des empereurs, dans l'intention de mieux renseigner les visiteurs, non sans laisser traîner quelques fautes d'orthographe et erreurs d'identifications...

À la fin des années 1860, il fut décidé de détruire le réfectoire gothique des Augustins dans le cadre de la rénovation et de l'agrandissement du musée. De nouvelles salles furent construites par Viollet-le-Duc et le cloître connut plusieurs phases de travaux. Le musée des Antiques fut alors temporairement déménagé dans les étages. Ces travaux terminés, les sculptures de Chiragan furent mises à l'honneur dans la nouvelle grande salle (aujourd'hui la salle des chapiteaux romans) mais les autres collections, antiques, médiévales et modernes, continuaient à s'entasser.



Fig. 4 : Les sculptures de Chiragan au musée des Augustins, début XX<sup>e</sup> siècle. © Archives du musée Saint-Raymond

Pendant tout ce XIX<sup>e</sup> siècle, les collections archéologiques s'enrichirent par le biais d'achats comme celui de la collection du comte de Clarac (figurines et vases grecs) ou d'Edouard Barry (objets en bronze), mais aussi de dépôts comme celui du médaillier de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres. La Société Archéologique du Midi de la France intervint aussi bien souvent dans ces acquisitions, comme ce fut le cas pour l'achat des beaux portraits impériaux de Béziers.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le musée des Augustins était devenu vraiment trop petit ; il fallait le désengorger. La Ville décida donc d'utiliser le presbytère de Saint-Sernin pour y exposer les « petites curiosités » présentées

dans les galeries supérieures du cloître des Augustins ou en caisse, inaccessibles aux savant et au public, un état de fait qui avait suscité plusieurs plaintes dans les années 1880-1890. On déménagea donc ces « objets de curiosité » pour un coût de 99 francs (les archives du musée Saint-Raymond conservent la facture de ce déménagement). À l'étage, furent installées les antiquités grecques, étrusques, romaines et égyptiennes, ainsi que les collections d'art médiéval et de la Renaissance ; au rez-de-chaussée, furent présentées les collections d'époque moderne et celles relatives à l'histoire de Toulouse, ainsi que le « Musée exotique » (avec notamment les objets ramenés par Gaston de Roquemaurel, explorateur naturaliste et grand navigateur, de ses expéditions dans le Pacifique).



Fig. 5 : Présentation des vases grecs au musée Saint-Raymond.  
© Archives du musée Saint-Raymond



Fig. 6 - Sarcophage égyptien. © Archives du musée Saint-Raymond

La direction de ce nouveau musée fut confiée à Ernest Roschach. Nommé aux Augustins en 1862 (après la mort d'Alexandre Du Mège) pour réaliser un inventaire détaillé des œuvres du musée, Roschach constata, à son arrivée, l'état « d'incurie et de désordre inouïs » dans lequel se trouvait ce musée. Deux ans après sa nomination, l'inventaire était terminé. Parallèlement, en novembre 1863, il fut nommé archiviste municipal. Là aussi, il mit en ordre l'inventaire des fonds alors conservés dans le bâtiment de la tour des

archives (Donjon du Capitole). Edmond Pottier, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans l'éloge qu'il prononça le 16 avril 1909 suite au décès d'Ernest Rochach, le décrit ainsi : « À Toulouse, Roschach jouissait d'une grande réputation malgré la timidité de son caractère et son humeur presque sauvage qui le tenait éloigné du monde. Il vivait seul, au milieu de ses livres, entouré de respect et d'égards. »

Le musée Saint-Raymond fut inauguré le 24 avril 1892, en présence notamment de Jean Jaurès, alors conseiller municipal. Le maire de Toulouse, Camille Ournac, plaça ce nouvel équipement municipal sous le signe de la démocratisation culturelle (et ce, bien avant André Malraux), en déclarant : « La création de ce musée est une oeuvre essentiellement démocratique dans le sens le plus élevé du mot ; c'est utilement travailler pour le peuple que de lui enseigner l'histoire par les yeux. » Et effectivement, tout au long de l'histoire du musée Saint-Raymond, les différents conservateurs n'ont cessé de chercher à rendre les collections plus accessibles au public.

Dès son ouverture, le musée connut un grand succès, dû à l'impression de richesse qui se dégageait de l'accumulation des collections. Le public s'attachait vite à ce musée pittoresque, dans la mouvance des musées régionalistes tels que le Museon Arlaten.

Signe de son aura, pendant tout le début du XX<sup>e</sup> siècle, la presse qualifia le musée Saint-Raymond tour à tour de Cluny Toulousain ou de Carnavalet Toulousain.

Ernest Roschach prit sa retraite en 1898. Camille Destrem lui succéda jusqu'en 1905, date à laquelle Henri Rachou fut nommé à son tour conservateur des musées Saint-Raymond et des Augustins. Dès sa prise de poste, Rachou fit observer que les inventaires étaient très incomplets. Il s'attacha à reprendre l'inventaire des sculptures (alors encore exposées aux Augustins) mais ne s'intéressa pas aux collections déplacées à Saint-Raymond. Il porta un jugement très critique vis-à-vis de ses prédécesseurs : le catalogue publié en 1912 lui avait coûté de gros efforts car il était, selon ses mots, « mal renseigné par Du Mège qui parlait et ne savait pas et aussi par Roschach qui savait et ne parlait pas ».

Henri Rachou démissionna de ses fonctions au musée Saint-Raymond le 29 janvier 1912, trop occupé par la direction de l'école des Beaux-Arts et du musée des Augustins. La direction du musée Saint-Raymond revint alors à Émile Cartailhac. Le préhistorien et anthropologue connaissait bien cette institution qu'il avait contribué à créer. Il était membre de la commission du musée depuis 1902. Dès son arrivée il annonça la couleur par ces mots : « Je ne marchandrai ni mon travail, ni ma peine. » Il était décidé à prendre des mesures énergiques pour sauvegarder et valoriser les collections. Rapidement, il annonça des travaux : entre autres, aménager une salle au rez-de-chaussée pour accueillir les collections de Georges Labit, re-

faire les caves et les planchers. Cartailhac avait un réel souci de rationaliser la présentation des collections. Dans un de ses courriers conservé dans les archives du musée, il déplore « l'invasion d'un lot égyptien dans la salle gallo-romaine et l'ordre dispersé peu favorable aux études » et ajoute : « J'ai le plaisir de vous annoncer que je vais faire remettre les bronzes du musée d'histoire naturelle. Il y a une trentaine de pièces de valeur qui augmenteront sensiblement l'importance de notre lot à Saint-Raymond. Cela par malheur m'obligera à tout remanier. Mais j'ai le dégoût des musées immobiles dont certains se contentent avec plaisir. »

Cartailhac décéda brutalement en 1921. Son successeur, Jules Fourcade, souhaitait également valoriser au mieux les collections toulousaines. Pour ce faire, il créa une salle d'expositions temporaires au rez-de-chaussée (c'est alors qu'il fit percer les fenêtres supplémentaires dans le Tinel qui valurent au musée son déclassement). Pour gagner de la place, il fit déplacer la collection Roquemaurel au Muséum d'histoire naturelle ; le transfert des collections d'un établissement muséal à l'autre était alors chose courante.

## UN MUSÉE EN PERPÉTUELLE ÉVOLUTION

**E**UGÈNE-HUMBERT Guitard fut nommé conservateur en 1935. C'est à lui que nous devons la création de l'Association des Amis du musée Saint-Raymond, née lors de la réunion constitutive du 22 décembre 1938. Cette Société regroupait à l'origine les Amis du musée Saint-Raymond et ceux du Vieux-Toulouse. Son premier président fut M. Valat, l'adjoint au maire en charge des musées.

C'est aussi Eugène-Humbert Guitard qui initia une tendance à la réorganisation, perpétuée par Robert Mesuret en 1950, qui s'est poursuivie par la rénovation de 1999 menée par Daniel Cazes et Évelyne Ugaglia et qui sera parachevée en 2017-2018 par la nouvelle présentation des collections permanentes.

Les années 1930 virent émerger de nombreux projets de réaménagements de musées, comme celui du Louvre. L'incohérence des musées toulousains n'en fut que plus apparente. Eugène-Humbert Guitard portait un regard critique sur l'organisation des collections qu'il développa dans un article rédigé pour la revue « Art méridional », en décembre 1938. En



établissant un parallèle avec les musées américains, il exposait ses grands principes muséographiques : présenter moins d'objets, l'accumulation nuit à la bonne compréhension des oeuvres ; reconsidérer le parcours muséographique non plus par type d'objets mais par périodes, en créant des salles thématiques, pour gagner en cohérence. Dans sa vision très moderne de la conservation, les œuvres non exposées devaient être inventoriées, classées et mises à disposition des chercheurs, dans des salles de réserves, tout comme les livres étaient conservés dans les magasins des bibliothèques et mis à disposition du public.

Le manque d'espace a toujours été un réel problème pour les conservateurs du musée et, afin de gagner de la place, Guitard fut le premier à proposer un projet d'aménagement du sous-sol, en creusant les caves et en créant des salles sous la cour du musée. Il proposa de percer une entrée vers ces salles souterraines et d'y installer un musée de la voiture où seraient notamment présentés une chaise à porteur et des cycles. Son

projet d'aménagement du sous-sol prévoyait aussi une salle de civilisations comparées, une section consacrée à la première guerre mondiale et, en vue de la seconde qui se profilait, un abri souterrain.

Durant la seconde guerre mondiale, le musée continua de fonctionner tant bien que mal jusqu'en décembre 1943 où il dut fermer ses portes au public. Un rapport, envoyé le 31 janvier 1945 au président de l'association des conservateurs, relate ces années de guerre : « Les collections ont été évacuées, en partie seulement, au château de Saint-Félix-de-Lauragais, dépôt organisé pour tous les documents d'art et d'archives de la région par la Direction des musées de France. Le conservateur avait pris l'initiative de l'évacuation et enfermé les objets les plus précieux et les moins encombrants dans une cinquantaine de caisses, dès le mois de septembre 1939. Mais les caisses sont restées au musée jusqu'en 1943, date à laquelle elles ont été envoyées en trois ou quatre fois au dépôt de Saint-Félix.

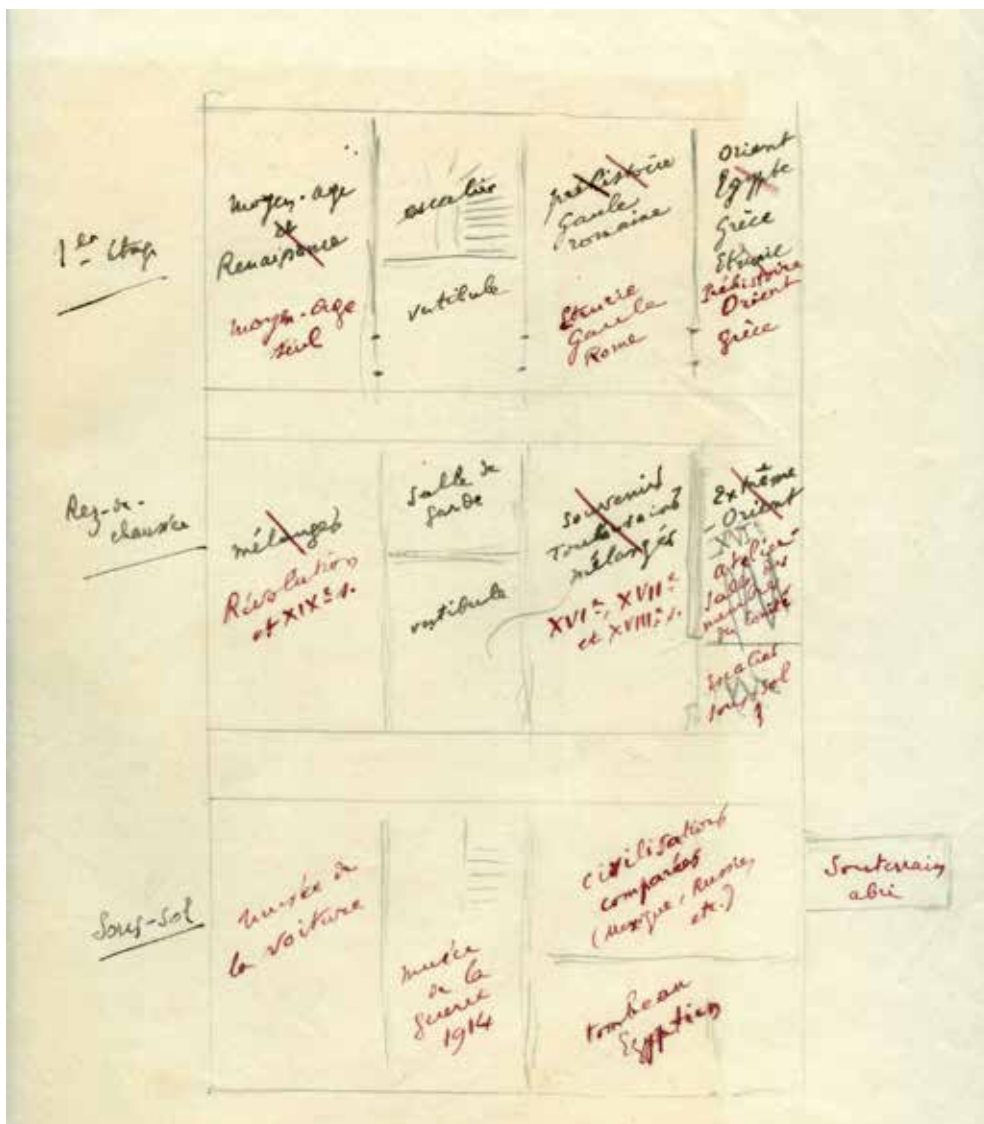


Fig. 7 : Répartition des salles du musée imaginée par Eugène-Humbert Guitard  
 © Archives du musée Saint-Raymond



Des photographies grand format ont été prises de tous les objets importants qu'il avait été impossible d'évacuer, comme les meubles, les ferronneries, les maquettes de monuments, les pierres sculptées. Puis, lorsque le dépôt de Saint-Félix a été supprimé, les caisses ont été rendues au musée en novembre 1944, l'administration des musées et l'administration municipale ayant considéré que les dangers de bombardements étaient devenus pour Toulouse assez minimes. »

L'étude des documents d'archives des années 39-45 laisse transparaître les problèmes du quotidien comme l'approvisionnement en papier : plusieurs notes de service stipulent qu'il était « indispensable que chaque employé municipal, quel que soit son grade, soit mis en face de ses responsabilités » ; étaient préconisés : « la réduction importante des imprimés de toute sorte », « l'interdiction des bordereaux de transmission », « la récupération des feuilles blanches dans les dossiers anciens », « un format des correspondances réduit », « les interlignes supprimés, les marges réduites », etc.

Le pays était aussi atteint par une pénurie de métaux. Le 28 novembre 1941, une note de service fut envoyée par le maire informant que, par une circulaire en date du 14 novembre 1941, le ministre de l'intérieur prescrivait la récupération intégrale des métaux non ferreux dans les préfectures et administrations. Cette mesure fut aussi prise en direction des particuliers. Les métaux devaient être livrés au 17 rue de Rémusat, aux magasins du Service de l'Éclairage. En conservateur averti, Eugène-Humbert Guitard alerta le Maire sur la nécessité de vérifier si les objets en métal livrés par les particuliers n'avaient pas une valeur patrimoniale.

Une autre question préoccupait le conservateur : la réquisition des armes à feu suite à la loi de 1942. Par un courrier au préfet du 13 janvier 1944, Guitard fit part de sa volonté de se « conformer aux instructions récentes de M. Le Ministre des musées nationaux », il ajoutait : « Je serais désireux de verser au dépôt d'armes de la rue des Lois [aujourd'hui l'immeuble du Crédit municipal où sont situés les bureaux de la Conservation du musée] toutes les armes à feu "utilisables" (sept fusils des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles faisant partie de nos collections et qui ne sont plus exposés depuis quelques jours, le musée ayant provisoirement fermé ses portes). » En revanche, il souhaitait garder son propre revolver et ceux du concierge et du veilleur de nuit. Dans une lettre datée du 25 avril 1944, il écrivait au Préfet : « J'ai l'honneur de vous rappre-

ler que trois membres du personnel de notre musée (directeur, concierge, veilleur de nuit) ont à leur disposition, depuis de nombreuses années, chacun un revolver de modèle ancien, destiné à la défense des collections du musée contre les malfaiteurs éventuels. »

L'après-guerre fut synonyme de reconstruction et, pour les musées de la Ville de Toulouse, de restructuration. La cheville ouvrière en fut Robert Mesuret. Missionné par la Ville pour réaliser l'inventaire des musées Saint-Raymond et Paul-Dupuy en 1946, il devint conservateur de ces deux établissements en 1949.

Robert Mesuret a produit plusieurs rapports sur l'état des collections à son arrivée. Il y explique que l'organisation des musées toulousains s'est faite sans rationalité : « Les achats s'étaient poursuivis sans méthode au gré de la fantaisie des conservateurs et les donations avaient été orientées par des motifs où le sentiment tenait plus de place que la raison. (...) Les pièces enlevées aux Augustins en 1892 n'avaient été choisies que pour l'exigüité de leurs dimensions, de sorte que le musée Saint-Raymond n'était pas seulement spécialisé dans les arts appliqués mais qu'il possédait aussi des sections de peinture et de sculpture. (...) Les musées de Toulouse vivaient sur un pied de concurrence, la même gravure (et vous devinez que ce singulier est au pluriel) se trouvait exposée trois fois (...) on trouvait dispersés dans différents musées des objets de même époque et de même technique, voire de mêmes séries. Un calice du XVI<sup>e</sup> siècle était à Paul-Dupuy tandis que le ciboire et la monstrance assortis étaient à Saint-Raymond.»

Robert Mesuret proposa donc de réorganiser les collections sur l'ensemble des musées de la ville : les Augustins conservaient les Beaux-Arts et la sculpture médiévale ; Paul-Dupuy les arts graphiques et décoratifs ; Georges-Labit les collections orientales et égyptiennes ; le Museum d'histoire naturelle bien sûr mais aussi la Préhistoire et les collections extra-européennes. Le musée Saint-Raymond était, jusqu'aux années 60, consacré à l'archéologie et à l'art ancien (collections médiévales comprises).

Robert Mesuret fit alors rénover les salles du musée dans le but d'y réintégrer les marbres de Chiragan, optant pour une muséographie très épurée. Cette nouvelle présentation, inaugurée le 27 mai 1950, eut le don de déplaire aux nostalgiques des musées poussiéreux et encombrés. Un article de *La Dépêche du Midi* de juillet 1950 titre : « Prenez garde à la mu-



Fig. 8 : Les salles du musée Saint-Raymond après la rénovation de 1950.

© Archives du musée Saint-Raymond

séographie » et déplore la disparition des anciennes présentations, tandis qu'un autre article, daté de mai 1950, interroge : « Que sont devenues les reliques du passé ? »

Il fallut attendre 1969 pour qu'une femme, Jacqueline Labrousse, arrive à la direction du musée Saint-Raymond. Épouse du professeur et archéologue toulousain Michel Labrousse, elle était très sensible à la nécessité de développer un grand musée d'archéologie. En 1982, elle proposa à son tour un projet de rénovation qui devait englober les collections préhistoriques du Muséum, les collections égyptiennes du musée Labit et les collections lapidaires paléochrétiennes qui étaient encore, à cette époque, conservées par le musée des Augustins. Dans la lignée des propositions d'Eugène-Humbert Guitard, Jacqueline Labrousse imagina un agrandissement du musée par le sous-sol. Ce projet ne vit pas le jour, l'urgence étant à la réfection de la toiture, mais il constitua une base de travail pour la rénovation qui aboutit, en 1999, au musée que nous connaissons aujourd'hui.

Le mauvais état des planchers avait rendu cette rénovation indispensable. Ce fut une opération salu-

taire non seulement pour l'image du musée et une accessibilité aux collections renouvelée mais aussi pour l'étude scientifique et la conservation préventive des œuvres. Le musée fut vidé de ses collections, déménagées en urgence dans de nouvelles réserves, dès 1994. La toute petite équipe de la conservation (Daniel Cazes et Évelyne Ugaglia, rejoints par Lydia Mouysset) entreprit alors un travail de longue haleine d'inventaire et d'informatisation des œuvres. Les collections lapidaires furent restaurées par l'Atelier municipal de restauration, alors dirigé par Jean-Louis Laffont, qui participa amplement à l'installation des sculptures. Mais surtout, cette rénovation fut l'occasion de creuser (enfin !) le sous-sol : les fouilles confiées à l'équipe de Jean-Charles Arramond révélèrent la nécropole de l'Antiquité tardive qui s'était constituée autour de la tombe de Saturnin et un four à chaux, remarquablement bien conservé, encore plein de son dernier chargement.

Cette grande rénovation paracheva l'évolution d'un musée qui avait enfin trouvé sa voie : de musée des « petites curiosités », il s'était transformé tout au long du XX<sup>e</sup> siècle en musée d'art ancien puis d'archéologie pour devenir musée de site.



Fig. 9 : Les fouilles du sous-sol. © Archives du musée Saint-Raymond

Aujourd'hui, le musée Saint-Raymond entame une nouvelle mue. Après la réorganisation, l'an passé, du premier étage, initiée par la mise en place d'une nouvelle vitrine de numismatique qui nous a obligés à reconsidérer le parcours de visite, nous proposerons, début 2017, une nouvelle présentation du deuxième étage, visant à mieux cerner les problématiques liées au peuplement de la Toulouse pré-romaine et à la

naissance de la Toulouse romaine. Un nouveau parcours qui se veut plus didactique et ludique. La réorganisation du sous-sol suivra en 2018... Ce travail est le fruit d'une petite équipe, qui s'est étoffée ces quelques dernières années, et œuvre en synergie pour valoriser les collections. Car comme le disait Cartailhac en son temps, « nous avons le dégoût des musées immobiles ».



Fig. 10 : Le premier étage du musée réorganisé en 2016. © Jean-François Peiré